

CULTURE/ «Kings of War», rois et reines



Théâtre En compilant «Henry V», «Henry VI» et «Richard III» de Shakespeare, le metteur en scène flamand Ivo van Hove interroge avec fougue la solitude du pouvoir.

Par
**HUGUES
LE TANNEUR**

Ivo van Hove aurait-il des aïles ? Ce metteur en scène, né en 1958 dans une petite ville du nord de la Flandre, donne le sentiment d'être partout à la fois. Au côté de David Bowie, par exemple, le 7 décembre, pour la première de la comédie musicale *Lazarus* à New York. Un événement chassant l'autre, on oublierait presque qu'en octobre c'était à Paris, au Théâtre de l'Odéon, qu'on pouvait découvrir une

autre création d'Ivo van Hove, avec *Vu du pont* d'Arthur Miller, monté au Young Vic à Londres en 2014. Au printemps, il dirigeait Juliette Binoche dans une version anglaise d'*Antigone* de Sophocle, au Théâtre de la Ville, et mettait en scène de manière magistrale *Mary Stuart* de Schiller, à la Maison des arts de Créteil. Sachant qu'en juillet il dirigera les acteurs de la Comédie-Française dans une adaptation des *Damnés*

de Luchino Visconti dans la cour d'honneur au Festival d'Avignon, on se dit que l'homme ne chôme pas. Pour autant, Ivo van Hove n'est pas du genre à cumuler les projets par exhibitionnisme ou pour faire du chiffre. La qualité de ses spectacles est irréprochable. Entre New York, où il vit une partie de l'année, et Amsterdam, où il dirige les comédiens du Toneelgroep, il a trouvé le modus vivendi idéal pour ne jamais tomber dans la routine. C'est dans la cité américaine qu'il conçoit toutes ses créations – qu'il les monte sur place ou en Europe. C'est l'occasion pour lui d'envisager des projets a priori «monstrueux» comme de monter d'un seul coup les *Tragédies romaines* de Shakespeare (d'après *Coriolan*, *Antoine et Cléopâtre* et *Jules César*) programmé en 2008 au Festival d'Avignon. Ou encore *Kings of War*, adaptation de *Henry V*, *Henry VI* et *Richard III* présentée en juin au Stadsschouwburg à Amsterdam dans le cadre du Holland Festival et que l'on peut voir à partir de ce vendredi au Théâtre national de Chaillot, à Paris (XVI^e).

Avant tout homme de théâtre, Ivo van Hove n'en possède pas moins un sens du rythme et du mouvement inspirés du cinéma – voir ses adaptations de films d'Ingmar Bergman ou de John Cassavetes. *Kings of War* est ainsi sous-tendu de bout en bout par une inflexion nerveuse qui confère à l'ensemble l'intensité dramatique d'une série télé. La fluidité des enchaînements, articulés sur la confrontation entre ce qui a lieu sur scène et ce qui est pris en charge par la vidéo, n'est pas pour rien dans le fait que les 4 h 30 que dure le spectacle filent sans temps mort. Ainsi, à chaque couronnement, la procession démarre à l'écran débouche, comme par un effet de vases communicants, sur le plateau. En l'occurrence, une vaste salle inspirée de la *war room* d'ou Winston Churchill dirigea les opérations contre l'Allemagne pendant la Seconde Guerre mondiale.

Skype et Saddam Hussein

La scénographie signée Jan Versweyeld suscite des jeux d'espace entre ce qui est caché – notamment les galeries latérales dissimulées aux yeux des spectateurs,

où se déroulent les scènes filmées en temps réel – et ce qui est à vue. Ivo van Hove a rarement paru aussi à son aise que dans ce chapelet de destins royaux où la gravité des questions liées à l'exercice du pouvoir ne se départ jamais d'une tonalité ironique conforme à l'esprit du dramaturge. Car d'un monarque à l'autre, il ne s'agit pas tant de critiquer l'autorité royale que d'en montrer la paradoxale fragilité. «Où est ma couronne?» s'inquiète Henry IV à l'article de la mort au début du spectacle – à croire que rien d'autre ne compte à ses yeux que cet attribut. Pendant ce temps, son fils, le futur Henry V, interprété par Ramsey Nasr, s'amuse avec l'emblème comme s'il s'agissait d'un simple jouet. Sifflé couronné, sa transformation quasi instantanée en politique avisé en dit long sur l'effet de ce qui est un peu plus qu'un symbole. Pour affirmer son pouvoir face aux dissensions internes qui menacent l'Angleterre, Henry V décide de déclarer la guerre. Soutenu par l'archevêque de Canterbury, il fait valoir ses prétentions au trône de France. Ce qui se traduit par un échange d'insultes

entre belligérants traité sur un mode plutôt cocasse, avec communications via Skype, menaces dignes de Saddam Hussein pendant la guerre du Golfe, écrans radars et autres anachronismes amusants quand on entend l'indicatif de Radio Londres dans la France occupée.

Chèvres et moutons

Henry VI, qui succède à son père mort prématurément alors qu'il n'a que 8 ans, est d'une tout autre trempe. Trop jeune pour gouverner, il fait face à un pays au bord de la guerre civile et menacé par la France. Ivo van Hove le traite sur un mode volontairement caricatural. Joué par Eelco Smits, c'est un gamin timide, dont les énormes lunettes évoquent un employé de bureau quelque peu coincé. A peine allongé dans son lit, après avoir sagement déposé ses lunettes, il se retrouve en pyjama rayé au milieu d'une réunion de crise. Par la suite, on le verra systématiquement, une bible à la main, plongé dans la lecture. Roi pusillanime, Henry répugne à la violence et souffre de sa situa-

Ivo van Hove a rarement paru aussi à son aise que dans ce chapelet de destins royaux. D'un monarque à l'autre, il ne s'agit pas tant de critiquer l'autorité royale que d'en montrer la paradoxale fragilité.

tion à la tête d'un pays qui craque de toutes parts. Il se rêve en berger le temps d'une métaphore prise au pied de la lettre par le metteur en scène, qui fait apparaître un troupeau de chèvres et de moutons. Son règne s'achève dans un bain de sang. Edouard IV lui succède, mais déjà dans l'ombre se profile la silhouette difforme du futur Ri-

chard III, interprété par Hans Kesting. Dès son apparition, il y a de l'électricité dans l'air. Comme si tout ce qui s'était passé jusque-là n'était qu'un prologue, une mise en bouche. Et qu'au fond ce *Kings of War* était avant tout une version très pimentée de *Richard III*. Le personnage fascine : tellement affreux qu'il en est drôle. La scène où, assis dans un salon bourgeois, une tasse de thé à la main, il annonce au roi d'un ton faussement candide la mort de Clarence, son frère exécuté par ses soins, est un sommet. Couronné à coups de forfaits, il se coupe progressivement de ses rares alliés. Tandis que résonne le tic-tac d'un métro, son image renvoyée par l'écran vidéo, il est désormais absolument seul en proie aux fantômes de ses victimes. La solitude du pouvoir se confond alors avec la folie. ➤

KINGS OF WAR d'après SHAKESPEARE m.s. Ivo van Hove. Théâtre national de Chaillot, 75016. Du 22 au 31 janvier. Rens.: <http://theatre-chaillot.fr>

A chaque couronnement, la procession démarre à l'écran débouche, comme par un effet de vases communicants, sur le plateau. L'alternance vidéo-scène rendant très digeste les 4 h 30 de spectacle.

PHOTOS JAN VERSWEYELD

